LODOISKA,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le premier Août 1791.

Paroles de M. JAURE.
Musique de M. KREUTZER.



A PARIS,

Chez FIÉVÉE, Imprimeur - Libraire, rue Serpente, n°. 17.
A AVIGNON,
JACQUES GARRIGAN, Imprimeur - Libraire, Place Saint-Didier.

1792.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte de BOLESLAS.	*M. Philippe.*
Le Prince de LUPAUSKI.	*M. Solié.*
Le Comte de LOVINSKI.	*M. Michu.*
LODOISKA.	*Mad. St. Aubin.*
TITSIKAN.	*M. Chenard.*
ALBERT.	*M. Trial.*
ADOLPHE.	*M. Cellier.*
UN TARTARE.	*M. Coraly.*

La Scène est en Pologne.



LODOISKA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne déserte ; à l'une des ailes, est un château antique & fortifié, dont un des angles présente une tour.

SCENE PREMIERE.

TITSIKAN, TARTARES, CAPTIVES.

LES CAPTIVES.

Où nous conduisez-vous ?

TARTARES.

Venez, mes belles, suivez-nous ;
Nous vous ferons jouir du destin le plus doux.

LES CAPTIVES.

Vous nous avez ravis, barbares,
A nos pères, à nos époux.

TARTARES.

Sachez que les Tartares
Ne sont barbares,
Qu'envers leurs ennemis ;
Mais des belles ils sont amis.

LES CAPTIVES.

époux
Ah ! rendez-nous à des chéris.
pères

TARTARES.

Ah ! cessez de vous plaindre ;
Vous n'avez rien à craindre.

TITSIKAN.

Ce château que voilà, quelqu'un de vous sait-il à qui il appartient ?

UN TARTARE.

Au comte de Boleslas; on dit que c'est un des plus riches seigneur de la Pologne.

TITSIKAN.

Tant mieux : le pillage de son château en sera meilleur; mais nous sommes en trop petit nombre pour tenter aujourd'hui un assaut. Demain....

UN TARTARE.

Il paroît bien fortifié; il contient peut-être beaucoup de monde.

TITSIKAN.

Avec du courage on vient à bout de tout. Amis ! conduisez ces captives dans le camp. — Vous reviendrez aussitôt me rejoindre ici.... ici même; en attendant je vais faire le tour du château (*désignant un Tartare*) avec toi. — Je veux m'assurer de sa force & de sa situation.

(*Le chœur du commencement de la scène se reprend, & ils sortent tous.*)

SCENE II.

LE COMTE DE LOVINSKI. *Il entre par un sentier opposé à celui par où sont sortis les Tartares.*

VOILA plusieurs sentiers qui se croisent; voilà un château !... Arrêtons-nous ici; oui, attendons en ce lieu mon fidelle Albert. — Je lui ai dit que je suivrois toujours la route à droite; je crois que je ne m'en suis pas écarté. Ah ! puisse-t-il m'apporter des nouvelle de ma Lodoïska !

ARIETTE.

Lodoïska, ma tendre amie,
Mon cœur ne peut perdre l'espoir
De te trouver, de te revoir.
Chaque jour embellie,
Chaque jour plus chérie,
Tu faisois mon bonheur :
Nous allions goûter la douceur
D'un hymen qui feroit le charme de ma vie.

Mais hélas ! hélas !
Si je ne la retrouvois pas,
Si tant de peines
Etoient vaines,
Pour mon cœur
Quelle douleur !
Quell douleur

Pour mon cœur,
Si Lodoïska m'eſt ravie;
Mais, ma fidelle amie,
Ce cœur ne peut perdre l'eſpoir
De te trouver, de te revoir.

SCENE III.

LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Eh bien, Albert?

ALBERT.

Je me ſuis informé d'eux dans tous les environs; je les ai dépeints; on m'a dit qu'il étoit paſſé, il y a quelque temps, des voyageurs qui reſſembloient à peu près à ceux-là; mais qu'on ne ſait pas où ils ſont allés.

LOVINSKI.

Ah! ciel!

ALBERT.

Je ne vous conſeille pas de vous arrêter plus long-temps de ces côtés-ci; on dit qu'il y a des Tartares qui pillent & dévaſtent tout le pays.

LOVINSKI.

Je n'ai rien à démêler avec eux.

ALBERT.

Oui; mais ils pourroient bien vouloir démêler quelque choſe avec nous.

LOVINSKI.

Eſt-ce que tu aurois peur?

ALBERT.

Je crois que non.

LOVINSKI.

Et ſi on nous attaquoit, eſt-ce que tu ne te défendrois pas?

ALBERT.

Je ne me ſuis jamais trouvé dans une pareille occaſion, je ne ſais pas ce que je ferois: cependant.... Mais nous n'avons pas que les Tartares à craindre. Si nous étions rencontrés & reconnus par un parti de confédérés!...

LOVINSKI.

Eh! qui pourroit ſoupçonner que le comte de Lovinski, qu'un des premiers Palatins de la Pologne, voyage ainſi ſeul, & à pied.

ALBERT.

Croyez-moi; retournons à Varſovie.

LOVINSKI.

A Varſovie?... Ce n'eſt pas là que je trouverois ni elle, ni ſon père.

ALBERT.

Votre meilleur ami y occupe un trône, où votre ſuffrage a contribué à le placer; vous pourrez bien mieux par lui....

LOVINSKI.

Je ne doute pas de l'amitié du roi : la réclamer, ce feroit rendre à jamais impossible ma réconciliation avec le père de Lodoïska. C'est en votant pour mon ami que j'ai perdu celle que j'aime : ce que j'ai fait, je le ferois encore ; il n'est rien qu'on ne doive sacrifier, lorsqu'il s'agit d'élever sur le trône un homme vertueux.

ALBERT.

Mais si enfin....

LOVINSKI.

Ah ! cher Albert, cet affreux instant où je la vis peut-être pour la dernière fois, est toujours présent à mon esprit. J'arrivois chez son père, je venois engager ce vieillard opiniâtre & inflexible à se ranger enfin du parti de Poniatowski, d'un parti auquel m'enchaînoient l'amitié, l'honneur, l'amour de ma patrie ; il étoit avec sa fille ; il s'écrie en m'apercevant : Le voilà ce perfide qui nous sacrifie à son aveugle amititié. Traître, sors à l'instant de ce palais, ou je vais t'en faire arracher. A ces mots qui m'outragent, j'oppose en vain la raison : son âge, mon amour pour sa fille, tout enfin retenoit mon bras ; sa fille éperdue se précipite entre nous ; il s'arrête : Je te l'avois promise, me dit-il, tu ne la reverras plus. Ma présence ne faisant que l'irriter, je sortis : j'appris le lendemain qu'il étoit parti de Varsovie, & qu'il emmenoit Lodoïska ; mais je la chercherai jusqu'au bout de la terre ; j'ai rempli mon devoir envers mon pays, envers l'amitié ; Poniatowski est roi ; je me dois maintenant à celle qui a reçu mon serment de m'unir à sa destinée ; je me dois tout entier à l'amour & à Lodoïska.

ALBERT.

Et sans nuls indices, quelles routes suivrez-vous ?

LOVINSKI.

Toutes.

DUO.

ALBERT.

Ah ! que je crains pour ma vie !

LOVINSKI.

Eh ! que m'importe les dangers ?

ALBERT.

Si ces avides étrangers
Qui pillent notre patrie,
Alloient vous arracher la vie....

LOVINSKI.

Eh ! que m'importent les dangers ?
Eh ! que m'importe la vie,
Si Lodoïska m'est ravie ?
La retrouver ou la mort.

ALBERT.

Ou la mort !

LOVINSKI.

Si tu crains, quitte-moi; je ſuivrai ſeul mon ſort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre ſort.
Si vous pourſuivez ce voyage,
Si, malgré mes conſeils, vous affrontez la mort,
Je ſens que l'amitié me donne du courage,
Et je veux, oui, je veux partager votre ſort.

ENSEMBLE.

LOVINSKI.

Non, quitte-moi, je ſuivrai ſeul mon ſort;
Ou la retrouver, ou la mort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre ſort;
Moi, vous quitter! plutôt la mort.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, TITSIKAN & LE TARTARE qui l'accompagne.

TITSIKAN & LE TARTARE, *au fond de la ſcène.*

QUATUOR.

Deux Polonais tous ſeuls dans cette route!
S'ils venoient du château!

LE TARTARE.

Faiſons-les priſonniers.

TITSIKAN.

Oui, nous ſaurons par eux le nombre des guerriers
Que ces remparts cachent ſans doute.

LOVINSKI & ALBERT, *ſur le devant de la ſcène.*

Ils examinent mon maintien;
Allons, mettons-nous en défenſe.

TITSIKAN & LE TARTARE, *au fond.*

Tuons-les, ne ménageons rien;
Tuons-les, s'ils font réſiſtance.

LES TARTARES.

Rendez-vous,
Ou tombez ſous nos coups.

(*Les Tartares tirent leurs coups de piſtolet; aucun coup ne porte. Lovinski déſarme & renverſe Titſikan. Albert déſarme l'autre Tartare.*)

TITSIKAN *à terre, à Lovinski, qui a un pied ſur ſa poitrine, & le ſabre levé ſur ſa tête.*

Accordes-moi la vie.

LOVINSKI, *retenant le bras d'Albert prêt à abattre la tête de Titſikan.*

Je te l'accorde.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Troupe de TARTARES.

(Les Tartares descendent précipitamment de la coline, le sabre levé & en criant tumultueusement.)

VENGEANCE! vengeance!

TITSIKAN, *aux siens.*

Amis! arrêtez, écoutez-moi : il est juste que j'imite sa générosité ; il a respecté mes jours, respectez les siens, ou j'abats la tête de celui d'entre vous qui oseroit attenter à sa vie. (*à Lovinski.*) Brave Polonais! me voilà quitte avec toi. Tu viens d'éprouver qu'il est bon quelquefois d'épargner un ennemi vaincu : j'ai tort de dire ennemi; je ne le suis ni de toi ni de la Pologne. Je profite de ses troubles, je la désole, je la pille, c'est mon métier de Tartare. Mais, dis-moi, es-tu de ce château? en venois-tu quand je t'ai attaqué?

LOVINSKI.

Non.

TITSIKAN.

Eh! que viens-tu donc faire dans ces déserts?

LOVINSKI.

La chercher! oui, il faut que je retrouve celle qui peut seule me faire aimer la vie.

TITSIKAN.

Est-ce que tu serois amoureux? nous autres Tartares, nous ne le sommes jamais quoique nous aimions beaucoup les femmes; & nous nous en trouvons bien.

LOVINSKI.

Ah! vous n'avez jamais vu Lodoïska.

TITSIKAN.

C'est vrai : elle est donc bien belle? Eh! où est-elle allée?

LOVINSKI.

Si je le savois!...

TITSIKAN.

Comment! tu ne sais pas où elle est allée, & tu cours après elle! est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes au monde?

LOVINSKI.

Il n'y a pour moi que Lodoïska.

TITSIKAN.

Oh! il y en a pour nous par-tout où nous en trouvons. Ecoute, je me sens de l'inclination pour toi : j'aime les braves gens de quelque nation qu'ils soient; laisse-là ta maîtresse & suis-nous : oui, fais-toi Tartare. Tu auras avec nous des Lodoïska tant que tu en voudras. Il n'y a rien de honteux à ce que je te propose. Nous ne faisons que ce qu'ont fait les conquérans les plus renommés, & souvent nous sommes plus humains qu'eux.

ARIETTE.

ARIETTE.

Comme moi jadis Alexandre
Dépouilloit, réduisoit en cendre :
J'égale ce fier conquérant
En vaillance,
En clémence ;
On l'a surnommé grand,
Et l'on me traite de brigand!
Entre nous deux, je pense,
Voilà toute la différence.
En vrai Tartare,
Je m'empare
De votre bien ;
Sans scrupule j'en fais le mien ;
Mais aucun peuple de la terre
N'exerce l'hospitalité
Avec autant d'humanité ;
Il n'en est point qui mêle aux fureurs de la guerre
Autant de générosité.

En vrai guerrier, en vrai Tartare,
Sans scrupule de votre bien,
De force ou de gré je m'empare ;
Sans scrupule j'en fais le mien.
Le monde entier est ma famille ;
Ce que je n'ai pas, je le pille.
Vous n'avez point de trésor,
Qui soudain ne m'appartienne ;
Il n'est rien qui ne me convienne,
Je prends votre argent, votre or,
Vos femmes, & surtout vos filles,
Quand elles me semblent gentilles,
Je bois votre meilleur vin,
Et j'ai toujours les armes à la main.

Allons, viens avec nous.

LOVINSKI.

Je suis sensible à ton offre, mais je ne puis en profiter.

TITSIKAN.

J'en suis fâché ; en ce cas, poursuis ta route. Mais voilà le jour qui est sur son déclin ; ne t'expose pas à voyager la nuit. Mes gens vont aller chacun à leur poste ; je ne pourrois plus répondre d'eux. Ce château appartient au comte de Boleslas ; on ne doit refuser l'hospitalité à personne, encore moins à ses compatriotes. Dis-lui que tu as été attaqué par les Tartares, par Titsikan, il aura surement entendu parler de moi ; demande-lui à passer la nuit dans son château, & songes à en sortir demain matin ; songes-y bien. Adieu ; en t'attaquant j'ai fait mon métier ; tu m'as

vaincu, tu as fait ton devoir; je te pardonne, tu me pardonnes, embraſſons-nous.

LOVINSKI.

Touches-là, en témoignage de mon eſtime.

MUSIQUE.

TITSIKAN.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.
Vers ce château portez vos pas.
Puiſſes-tu retrouver celle dont les appas
Te font braver, avec courage,
Et les dangers & le trépas!

LE CHŒUR.

Puiſſe-t-il retrouver celle dont les appas
Lui font braver, avec courage,
Et les dangers & le trépas!

LOVINSKI, *à Albert.*

A ce château, ſans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous préſenter;
Et demain, ſans que rien puiſſe nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, *à ſes gens.*

A ce château, ſans tarder davantage,
Il faut demain matin auſſi nous préſenter,
Quels que ſoient les périls qu'il nous faille affronter.

TOUS, *les uns aux autres.*

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

LOVINSKI & TITSIKAN, *l'un à l'autre.*

Ami, je n'oublierai jamais
Votre bon cœur, votre courage.

TITSIKAN, *à ſes gens.*

Ah! ſi vous rencontrez jamais
Ce brave & jeune Polonais,
Camarades, ſongez, ſongez en le voyant,
Que c'eſt l'ami de Titſikan.

LOVINSKI, *à Albert.*

A ce château, ſans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous préſenter:
Et demain, ſans que rien puiſſe nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, *& le Chœur.*

A ce château, ſans tarder davantage,
Il faut demain matin auſſi nous préſenter,
Quels que ſoient les périls qu'il nous faille affronter.

TOUS.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

SCENE VI.

LOVINSKI, ALBERT.

ALBERT.

Les braves gens que ces Tartares!

LOVINSKI.

C'eſt pourquoi tu voulois couper la tête à leur chef.

ALBERT.

Echauffé par le combat, je me ſuis laiſſé emporter. On n'eſt pas toujours maître d'arrêter ſon courage.

LOVINSKI.

(*Il s'avance vers le château, & s'arrête tout à coup.*)

Comme tout cela eſt fermé & fortifié!

ALBERT.

Et cette tour? Comme elle eſt haute! c'eſt ſurement une priſon, car toutes les fenêtres en ſont grillées.

LOVINSKI.

En voilà une qui s'ouvre....

ALBERT.

Oui, tout là-haut.

LOVINSKI.

Paix! cachons-nous, écoutons, ne faiſons point de bruit....

ALBERT.

On a jeté quelque choſe.

LOVINSKI.

Vois ce que c'eſt. — Va vîte. (*pendant qu'Albert ramaſſe ce qui eſt tombé.*) En effet, cette tour ne me paroît propre qu'à renfermer des priſonniers.

ALBERT.

C'eſt une thuile à laquelle un papier eſt attaché.

LOVINSKI.

Donne. (*Il déploie le papier.*) Ah! grand Dieu! C'eſt d'elle.

ALBERT.

Ce feroit d'elle? — Ah! Dieu ſoit loué!

LOVINSKI, *liſant.*

» Qui que vous ſoyez qui trouverez cet écrit, Lodoïska
» de Lupauski vous ſupplie de le faire parvenir à ſon père;
» le traître Boleſlas, au mépris de l'honneur & de l'hoſ-
» pitalité, m'enferme dans une priſon affreuſe, pour me
» forcer de répondre à ſon amour ».

Elle eſt là! Elle eſt là! Et je ne la verrois pas! Ah! perfide Boleſlas! tu payeras cher une cruauté auſſi noire; une priſon renferme Lodoïska! Allons nous préſenter à ce traître, ſans différer un ſeul inſtant.

ALBERT.

Daignez vous modérer; tant d'émotion, ſi vous paroiſſiez

si promptement devant lui, trahiroit vos sentimens, détruiroit vos espérances.

LOVINSKI.

Tu as raison; il faut que je me calme. Le saisissement, la douleur, la surprise.... Ah! du moins je sais qu'elle respire, je sais où elle est; mais comment pénétrer jusqu'à elle? O ma Lodoïska! comment parvenir à me faire entendre de toi sans danger? Le ciel m'inspirera sans doute: présentons-nous toujours à ce château; heureusement ce Boleslas ne m'a jamais vu. Ecoute bien ce que je lui dirai.... Mon amour, le salut de Lodoïska me donneront, je l'espère, la force de contraindre, en sa présence, ma colère & mon indignation. Ecoute ce que je lui dirai, retiens-le bien, & ne le démens pas. Voilà tout ce que tu auras à faire.

ALBERT.

Comptez sur moi, comptez sur mon zèle, ma fidélité.

LOVINSKI.

On vient.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BOLESLAS, & *sa Suite.*

(*Boleslas & sa Suite entrent au bruit d'une marche, qui cesse quand ils sont vis-à-vis le château.*)

BOLESLAS.

Que n'ai-je pu atteindre cette poignée de Tartares, qu'on a vu ce soir autour de mon château! je leur aurois fait couper la tête à tous; & j'aurois fait attacher ces têtes à mes crénaux, pour épouvanter leurs pareils.

ADOLPHE.

Daignez, Monseigneur, ne pas vous exposer si souvent dans des sorties dangereuses.

BOLESLAS.

Tu connois ma fatale passion; la résistance que j'éprouve, c'est ce qui me rend furieux. Que n'ai-je pu assouvir ma rage dans le sang de ces Tartares!

LOVINSKI, *à Albert.*

C'est Boleslas, abordons-le.

BOLESLAS.

Que me veulent ces deux Polonais? Qu'on les désarme, & qu'ils approchent! Qui êtes-vous?

LOVINSKI.

Je suis un écuyer. Nous touchions au terme de notre voyage, quand nous avons été attaqués, dépouillés par des Tartares. Ils ne nous ont laissé que nos armes & la vie. Titsikan....

BOLESLAS.

Titsikan! c'est à lui surtout que j'en veux: ce brigand ne cesse de dévaster mes terres, & d'enlever les femmes & les filles de mes vassaux. Eh! où alliez-vous?

LOVINSKI.

Au château de monseigneur le comte de Boleslas.

BOLESLAS.

C'est à lui que vous parlez. Eh! de quelle part venez-vous?

LOVINSKI.

De la part du prince de Lupauski; mais si vous aviez la bonté de faire retirer votre suite; je dois ne parler qu'à vous seul.

BOLESLAS, *après avoir fait signe à sa suite de s'éloigner, & montrant Adolphe.*

Pour celui-ci, tu peux tout dire devant lui. Est-ce que tu n'as point de lettres à me remettre?

LOVINSKI, *d'abord troublé.*

Je vous ai dit que les Tartares m'ont dépouillé.

BOLESLAS.

Et tu ne sais pas ce qu'elles contenoient?

LOVINSKI.

Je sais qu'il vous demandoit des nouvelles de sa fille.

BOLESLAS.

Tu m'étonnes! Pour t'avoir confié un secret de cette importance, il faut que ton maître soit bien imprudent.

LOVINSKI.

Pas plus que vous. (*montrant Adolphe.*) N'avez-vous pas aussi un confident? Les grands seroient bien à plaindre s'ils ne pouvoient donner leur confiance à personne. Prévoyant sans doute que nous pourrions être dépouillés dans ces déserts, le Prince m'a chargé de vous prévenir que le comte de Lovinski parcouroit la Pologne pour chercher Lodoïska, & qu'il viendroit sans doute dans ces cantons.

BOLESLAS.

Le connois-tu ce Lovinski?

LOVINSKI.

Si je le connois!

BOLESLAS.

Comment est-il fait?

LOVINSKI.

Il est.... de ma taille.

BOLESLAS.

Ah! si jamais il tombe dans mes mains!...

LOVINSKI, *à part.*

Le perfide! (*haut.*) je crois aussi qu'il ne s'y exposeroit pas sans de très-grands motifs.

BOLESLAS.

Où est à présent Lupauski?

LOVINSKI.

Comme il voyage pour rassembler des confédérés, nous ne pouvons vous dire positivement le lieu où il est dans ce moment.... Mais vous le verrez sans doute bientôt lui-même....

BOLESLAS, *vivement.*

Tu dis qu'il viendra bientôt ?

LOVINSKI, *à part.*

Comme il ſe trouble !

ALBERT, *à part.*

Cet homme a un regard qui me fait trembler.

BOLESLAS.

Ecoute, je ſuis fâché de n'avoir que de mauvaiſes nouvelles à donner à ton maître : tu lui diras.... que ſa fille n'eſt plus ici....

LOVINSKI.

Comment, Seigneur.... Lodoïska....

BOLESLAS.

N'eſt plus ici, te dis-je. Pour obliger Lupauski, je m'étois chargé, quoiqu'avec répugnance, de la garder dans mon château, afin de la ſouſtraire aux pourſuites de ce Lovinski.... Il y a huit jours qu'elle s'eſt échappée.

ALBERT, *à part.*

Comme il ment !

LOVINSKI, *à part.*

Huit jours ? (*haut.*) ainſi, Seigneur....

BOLESLAS.

Ainſi je ne puis t'en donner des nouvelles. Elle aura ſurement été rejoindre ſon Lovinski à Varſovie, ſi toutefois les Tartares ne l'ont pas enlevée ſur la route. Adieu ; porte cette réponſe à ton maître.

LOVINSKI.

Ah ! Seigneur, pourriez-vous nous laiſſer repartir à l'heure qu'il eſt ? Daignez nous accorder un aſile pour cette nuit : nous ſommes épuiſés de faim & de fatigue.

BOLESLAS.

Adieu, vous dis-je.

LOVINSKI.

Seigneur.... (*Boleſlas réfléchit.*) (*à part.*) Ah ciel ! il me refuſe l'entrée de ſon château.

ALBERT, *à part.*

Il eſt homme à nous laiſſer coucher à la belle étoile.

BOLESLAS, *tirant Adolphe à part.*

Je me raviſe ; le refus de recevoir ces gens-là pourroit donner des ſoupçons à Lupauski : d'ailleurs, il eſt eſſentiel que je me ſerve d'eux pour le détourner du deſſein de revenir ici. (*Se rapprochant de Lovinski.*) En effet, il eſt trop tard pour vous renvoyer actuellement ; vous paſſerez la nuit dans mon château ; je vous chargerai d'une lettre pour votre maître, qu'on vous remettra à la pointe du jour, & vous partirez auſſi-tôt. Cette lettre eſt importante : cherchez avec ſoin Lupauski, & ne négligez rien pour la lui remettre le plus promptement poſſible.

LOVINSKI.

Vous ſerez obéi. (*à part.*) Ah ! je pourrai peut-être la

délivrer; je pourrai du moins la voir, l'entendre, je ferai plus près d'elle....

BOLESLAS.

Qu'avez-vous donc? pourquoi ce transport?

LOVINSKI.

Ah! Seigneur, un mouvement de joie est bien naturel, après s'être vu exposé aux dangers de passer la nuit dans ces déserts.

BOLESLAS, *bas à Adolphe.*

Où mettrons-nous ces deux hommes?

ADOLPHE.

Dans cette chambre basse....

BOLESLAS.

Qui donne sur le parc?

ADOLPHE.

Les volets ferment à clef.

BOLESLAS.

C'est bien; conduisez-les au château.

SCENE VIII.

BOLESLAS, *& sa suite.* (*Il fait tout-à-fait nuit.*)

ADOLPHE.

EST-CE que vous ne songez pas à rentrer vous-même, Monseigneur!

BOLESLAS.

Ecoutes, cher Adolphe, je ne sais pourquoi j'éprouve le soir un tourment, une agitation plus forte que toutes celles que j'ai ressenties; un pressentiment ou heureux ou funeste.... Lodoïska pourroit-elle être toujours insensible à une passion, qui ne m'a rendu barbare que par son excès même!

ADOLPHE.

Seigneur, vous avez feint la mort du comte de Lovinski....

BOLESLAS.

Ah! que n'est-il en mon pouvoir cet odieux rival!

ADOLPHE.

Espérez tout du temps & de l'effet de votre stratagême; mais songez, Seigneur, qu'il fait déjà bien obscur, & que la nuit....

BOLESLAS.

Ah! je ne puis, je ne veux songer qu'à Lodoïska.

(*On entend des coups de pistolet dans le lointain.*)

FINALE.

ADOLPHE, *avec le Chœur.*

Entendez-vous ces armes dont le bruit
Dans les montagnes retentit!
Ah! Seigneur, ce sont les Tartares.

BOLESLAS.

Les Tartares ! les Tartares !

(*On entendencore des coups de pistolet.*)

LE CHŒUR.

Oui ce sont eux ;
Ces brigands, ces barbares
Sont encor près de ces lieux.
La nuit est déjà très-sombre ;
Ils pourroient contre nous
Profiter de son ombre.
En vain nous braverions leurs piéges & leurs coups.

BOLESLAS & LE CHŒUR.

En vain nous braverions leurs piéges & leurs coups.

BOLESLAS.

Oui, j'y consens, allons, retirons-nous.

LE CHŒUR.

Dans le château, Seigneur, retirons nous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur du château : à gauche, la même tour qu'au premier Acte ; elle doit être vue dans un autre sens, & avoir une espèce de terrasse en saillie & grillée.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre est obscur.*)

LODOISKA, *sur la terrasse de la tour ; ensuite* ALBERT.

LODOISKA.

RÉCITATIF.

COMME l'air est tranquille & frais !
Dans l'univers maintenant tout sommeille ;
Oui, tout repose, & moi toujours je veille.
Mon cœur ne peut-il donc jamais
Avoir un seul instant de paix ?
Pendant le jour je suis en butte
A la présence, aux transports menaçans
Du traître qui m'enferme & qui me persécute ;
Je puis du moins en ces momens,
Donner un libre cours à mes gémissemens.

ROMANCE.

ROMANCE.

La douce clarté de l'aurore
Va pénétrer dans cette tour;
N'est-ce que pour pleurer encore,
Que mes yeux reverront le jour?
Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski, jusqu'au trépas;
Faut-il avoir perdu la vie
Si jeune encor, dans les combats?

Il ne fait point encore jour. J'ai joui quelques instans des douceurs du sommeil, qui me fuyoit depuis si long-temps. Un songe avoit même répandu dans mon ame une sérénité que le réveil a dissipée. O ciel! daigne m'accorder, daigne prolonger ces douces illusions! Hélas! les infortunés n'ont de bonheur qu'en songe. Ah! si quelque voyageur avoit ramassé ce billet que j'ai laissé tomber hier au soir de l'autre côté de cette tour. Foible espérance! Eh! mais.... je crois.... oui, j'entends marcher. Rentrons jusqu'à ce qu'une entière solitude me permette de respirer en paix la fraîcheur du matin.

(*Elle rentre dans la tour.*)

ALBERT.

Heim? est-ce vous? J'ai perdu mon maître dans l'obscurité; si je ne le trouve pas, que vais-je devenir? Il a brisé les volets de nos fenêtres, qui étoient fermés à double tour; il auroit brisé les portes de l'enfer.... Si l'on s'en apperçoit.... Je crois que j'ai peur. Moi qui étois si brave tantôt; moi qui me battois si bien! mais pendant la nuit! contre des esprits.... Je n'ose ni avancer ni reculer: si on pouvoit se donner du courage, que je m'en donnerois une bonne dose à l'heure qu'il est! Je vois par-tout des spectres, des fantômes.

SCENE II.

LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Tout dort encore dans ce séjour.

ALBERT.

Oui, excepté nous, qui serions bien mieux dans notre lit.

LOVINSKI.

Pourquoi m'as-tu suivi? que ne restois-tu?

ALBERT.

C'est que quand je suis tout seul la nuit.... j'ai peur de moi-même.

LOVINSKI.

Comment! tu as peur de l'obscurité, des fantômes, toi qui combattois hier au soir si courageusement ces Tartares!

ALBERT.

Contre des vivans, je me battrai tant qu'on voudra pendant le jour.... mais contre des esprits !... Oh ! c'est bien différent.

LOVINSKI.

Je n'ai rien découvert, rien. Quoi ! je partirois sans avoir vu, sans avoir du moins entendu Lodoïska !

ALBERT.

Nous voilà bien avancés; s'être promené toute la nuit par le temps qu'il a fait, sans avoir rien découvert ! & sans avoir soupé ! car on a oublié de nous en apporter; & c'est ce qui fait que j'ai encore plus de frayeur. Quand l'estomac est vuide, on voit des choses extraordinaires.

LOVINSKI.

Elle est pourtant dans ce lieu; j'en ai la certitude, & je ne la verrois pas !

ALBERT.

Rentrons, il est temps; vous savez que dès la pointe du jour.....

LOVINSKI.

Je ne sais quelle force secrète m'arrête, me retient ici.

ALBERT.

Rentrons vîte, & tâchons qu'on ne s'aperçoive pas de ce que vous avez brisé les volets de cette chambre, où l'on nous avoit enfermés.

LOVINSKI.

N'est-ce pas un mur que je vois à travers les ténèbres ? C'est celui d'une tour. Ah ! si c'étoit.... Grand Dieu ! exauce mon désir : elle répondroit à ma voix; j'entendrois la sienne, & peut-être.....

ALBERT.

On vient.

LOVINSKI.

Que dis-tu ?

ALBERT.

On vient, vous dis-je.

LOVINSKI.

Oui, ce sont les pas de plusieurs hommes.

ALBERT.

Ah ciel ! ils viennent du côté où il nous faut entrer.

LOVINSKI.

Cachons-nous contre les murailles de cette tour, jusqu'à ce qu'ils soient passés.

SCENE III.

LOVINSKI, ALBERT, *cachés sous les murs de la tour;* BOLESLAS, ADOLPHE, *Soldats.*

BOLESLAS, *aux Soldats.*

TENEZ-VOUS là, & gardez un profond silence : j'acheverai la ronde avec vous.

LOVINSKI, *à part.*

Le Comte ici!

ALBERT, *à part.*

S'il ne s'en va pas bientôt, le jour nous fera découvrir.

ADOLPHE, *à Boleslas.*

Au lieu de la traiter avec tant de rigueur, n'auriez-vous donc pu l'obtenir de son père?

BOLESLAS.

De son père? il me la refuseroit. Sa famille a donné des Souverains à la Pologne. Tu connois l'orgueil, l'invincible opiniâtreté de ce vieillard; il voudroit alors qu'elle sortît de ce château, & je ne la reverrois plus. Si je voulois y retenir Lodoïska malgré lui, il armeroit ses vassaux, ses amis, il me feroit la guerre.

ADOLPHE.

Seigneur! vous savez que d'un moment à l'autre, il peut venir réclamer sa fille.

BOLESLAS.

S'il revenoit! Ah! la violence de ma passion m'a emporté trop loin pour que je puisse reculer. Et la belle Lodoïska! Quand je me présente devant elle, un morne & dédaigneux silence est tout ce que je recueille; il irrite encore mon amour. Pour que ses yeux ne rencontrent pas les miens, tu sais qu'elle se tient exprès dans le lieu le plus ténébreux de cette tour.

LOVINSKI, *à part.*

De cette tour? Ah! mon cœur ne me trompoit pas.

BOLESLAS.

Vers cette heure-ci, elle monte respirer la fraîcheur du matin sur cette terrasse grillée. Elle me croit enseveli dans le sommeil; elle laisse échapper quelques gémissemens; j'ai besoin de les entendre; je viens de les écouter, m'ennivrer de ce plaisir, qui, tout barbare qu'il est, est le seul qui soulage mon cœur, le seul enfin que je puisse goûter.

SCENE IV.

LODOISKA, *sur la terrasse de la tour*; LOVINSKI & ALBERT, *cachés sous les murs de la tour*; BOLESLAS, ADOLPHE, *sur le devant de la scène*; Soldats dans l'enfoncement.

LODOISKA.

Je n'entends plus aucun bruit.

BOLESLAS.

Paix! la voici.

LOVINSKI, *à part.*

C'est elle; ah! je l'entends, c'est elle.

LODOISKA.

Lovinski! cher Lovinski! je ne te verrai donc plus? Un fer ennemi a donc percé ton sein!

(Elle reprend la fin de la Romance.)

Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski! jusqu'au trépas:
Faut-il avoir perdu la vie,
Si jeune encor dans les combats!

BOLESLAS.

Adolphe, tu viens de l'entendre;
Enfin elle croit qu'il est mort;
De sa voix le son doux & tendre
Me cause le plus vif transport.

LOVINSKI.

Ciel! ô ciel! que viens-je d'entendre?
Le barbare! elle me croit mort:
Ah! que j'ai peine à me défendre
De faire éclater mon transport.

ALBERT.

Ciel! ô ciel! que viens-je d'entendre?
Le barbare! elle vous croit mort;
Songez, songez à vous défendre
De faire éclater ce transport.

ADOLPHE.

Oui, Seigneur, je viens de l'entendre;
Enfin elle croit qu'il est mort.
De sa voix le son doux & tendre
Doit causer le plus vif transport.

BOLESLAS, *à Adolphe, à voix basse.*

N'entends-tu pas remuer auprès de la tour?

ADOLPHE.

Je n'ai entendu que les plaintes de la belle Lodoïska.

LODOISKA.

(*Second couplet de la Romance.*)

Ton rival odieux m'assure
Que c'est, hélas! la vérité;
Sa bouche infidelle & parjure
M'apprit ta mort par cruauté.

Au tombeau ta constante amie,
Cher Lovinski! te rejoindra:
A tes vœux elle fut ravie;
Dans peu la mort te la rendra.

BOLESLAS.

En vain, ô femme trop chérie!
Ta fierté me résistera;
Ou nous perdrons tous deux la vie,
Ou mon amour triomphera.

ADOLPHE.

Oui, cette beauté si chérie
Vainement vous résistera;
Elle embellira votre vie,
Et votre amour triomphera.

LODOISKA.

Lodoïska, ma douce amie,
Non, non, rien ne m'arrêtera:
Le sort à mes vœux t'a ravie,
L'amour à mes vœux te rendra.

ALBERT.

Conservez-vous pour votre amie,
Seigneur, ce transport vous perdra;
Ah! n'exposez pas votre vie:
S'il vous entend, il vous tuera.

LODOISKA.

Mais, ô mon cher Lovinski! si le traître Boleslas, accoutumé au mensonge, n'avoit répandu le bruit de ta mort que pour me tromper....

BOLESLAS, *bas à Adolphe.*

Elle en doute encore.

LOVINSKI, *bas à Albert.*

Ah! que ne puis-je la rassurer, me découvrir!...

ALBERT.

Seigneur, contenez-vous.

LODOISKA.

Mon cœur nourrit toujours cette douce espérance; cette nuit encore, cette nuit!... Ah! si l'on pouvoit en croire un songe. Un écrit de ma main étoit tombé dans les siennes. Tu savois mon sort, tu bravois tout pour voler à mon secours. Cher & fidelle ami! entends l'expression de ma reconnoissance, de ma tendresse: hélas! je te parle comme si tu étois présent, je te vois comme si tu étois là. Ah!

ſi tu vivois, ſi tu ſavois le ſéjour que j'abite, mon affreuſe captivité, les projets d'un barbare.... tu me délivrerois d'une priſon où m'a plongé ma conſtance pour toi, & où l'incertitude de ta mort ſoutient encore ma foible exiſtence.

LOVINSKI.

Ah! que n'ai-je mes armes!

ALBERT.

Ah! Seigneur, vous vous perdrez, vous la perdrez.

BOLESLAS, *qui s'en approche.*

Je ne m'étois pas trompé; il y a quelqu'un au pied de la tour. (*bas à Adolphe.*) Cours, entraîne-la, enferme-la dans ſon cachot; qu'elle ne puiſſe rien entendre.

LODOISKA.

Viens, ſi tu vis encore, réaliſe mon ſonge; l'amour t'en donnera la force ou les moyens.

(*Pendant qu'Adolphe entre dans la tour, Boleſlas s'avance doucement vers ſes ſoldats, leur fait mettre le ſabre à la main, & s'élance précipitamment avec eux vers l'endroit où Lovinski eſt retiré; ils lui mettent la pointe de leurs armes ſur la poitrine.*)

BOLESLAS.

Vous êtes morts s'il vous échappe une parole.

(*Lovinski ſe relève avec un geſte furieux, & ſe débat dans les bras d'Albert, qui lui tient fortement la main ſur la bouche.*)

Vous êtes morts s'il vous échappe une parole.

LODOISKA, *qu'Adolphe entraîne dans la tour.*

Ah cruels! que me voulez-vous encore? par pitié! terminez mon ſort.

SCENE V.

BOLESLAS, LOVINSKI, ALBERT, ADOLPHE, *Soldats.*

(*Le Théâtre s'éclaire.*)

BOLESLAS.

AH! c'eſt vous, vils eſpions; qui vous a inſpiré l'audace de briſer les volets, les portes qui vous renfermoient; qui vous a dit que Lodoïska reſpiroit dans cette tour? Vous allez périr ſous ſes yeux.

LOVINSKI, *à part.*

Sous ſes yeux!

ALBERT.

Ah! nous ſommes perdus.

BOLESLAS.

Parlez, parlez; maintenant vous le pouvez; je vous l'ordonne.

ALBERT.

Monſeigneur....

BOLESLAS.

C'eſt à lui que je m'adreſſe, c'eſt à lui de répondre.

LOVINSKI.

Puiſque vous avez réſolu de nous faire périr, à quoi bon vous inſtruire?

BOLESLAS.

Eſt-ce que tu ne crains pas la mort?

LOVINSKI.

Je ne la brave point, mais je ne la redoute pas.

BOLESLAS, *à part.*

Cette fierté m'eſt ſuſpecte; elle n'eſt pas naturelle à un homme obſcur; diſſimulons cependant. (*haut.*) Oui, vous méritez tous deux de périr dans les plus affreux ſupplices; & ſi je m'en croyois!... Mais il eſt pour vous un moyen d'échapper au trépas; c'eſt le ſeul; c'eſt de me dire la vérité. D'où ſaviez-vous que Lodoïska étoit encore dans mon château?

ALBERT, *bas à Lovinski.*

Montrez le billet.

LOVINSKI, *bas à Albert.*

Qu'oſes-tu propoſer?

ALBERT.

Vous la tuez, ſi elle vous voit périr; & c'eſt le ſeul moyen.

LOVINSKI.

Tu as raiſon.

BOLESLAS.

Ne cherchez point à m'abuſer. D'où ſaviez-vous que Lodoïska étoit encore dans mon château?

LOVINSKI.

D'elle-même.

BOLESLAS.

D'elle-même!

LOVINSKI, *lui préſentant un billet.*

Liſez.

BOLESLAS, *après avoir lu.*

Un écrit tracé de ſa main! jetté du haut de ce donjon! Eh! que prétendiez-vous en vous approchant du pied de cette tour? quel étoit votre deſſein?

LOVINSKI.

Vous avez lu, & vous pourriez faire un crime à des ſerviteurs, pleins de zèle & d'affection, de chercher à s'approcher de la fille de leur maître, qui languit dans une affreuſe priſon, de chercher à s'en faire entendre, à la raſſurer, & à lui faire eſpérer le terme de ſa captivité?

BOLESLAS, *à part.*

Mes ſoupçons étoient mal fondés; je vois que, malgré leur courage, ce ſont des ſerviteurs de Lupauski, qui ont eu plus de zèle que de prudence; il faut les faire ſervir à mes deſſeins. (*haut.*) Je vous ai promis la vie; je n'y me s

plus qu'une condition; ſongez à la remplir exactement; il y va de votre ſort, du mien. La nouvelle de la mort du comte de Lovinski dans la bouche d'un rival, a dû être ſuſpecte à Lodoïska; elle n'en pourra plus douter, quand elle l'entendra confirmer par des ſerviteurs de ſon père, par vous.

LOVINSKI, *à part.*

Ah! quelle épreuve!

ALBERT.

Ah! monſeigneur, nous ferons tout ce que vous voudrez.

LOVINSKI, *à part.*

Je la reverrai du moins encore une fois.

BOLESLAS.

Songez, ſongez bien que vous vous ſauvez, en me ſervant; allez, je vous ferai avertir quand il ſera temps de paroître devant elle. (*On emmene Lovinski & Albert.*) (*à Adolphe.*)

Fais venir Lodoïska.

SCENE VI.

BOLESLAS, *ſeul.*

JE triomphe!... Le coup que je vais lui porter eſt terrible, mais il eſt néceſſaire. On ne garde pas éternellement ſa foi aux manes d'un amant. Quand elle ſera ſûre que mon rival n'eſt plus, elle s'adoucira; oui, le temps, le déſir de ſa liberté, ma perſévérance, mes ſoins, tout me dit que je vaincrai ſon opiniâtre réſiſtance; tout me dit que je parviendrai enfin à la félicité où j'aſpire.

SCENE VII.

LODOISKA, BOLESLAS, ADOLPHE.

BOLESLAS, *à part.*

QU'ELLE eſt belle! ſon air triſte & abattu lui prête encore des charmes. (*haut.*) Madame, il eſt en votre pouvoir de faire ceſſer vos tourmens; faites ceſſer les miens.... Ne romprez-vous jamais ce ſilence dédaigneux?

LODOISKA.

Eſt-ce que ma mort n'eſt pas encore décidée?

BOLESLAS.

Ah! votre vie eſt trop néceſſaire à mon bonheur.

LODOISKA.

A votre bonheur? Eh! quel eſt donc celui où votre cœur farouche prétend? La force peut-elle agir ſur la volonté? De quel droit m'avez-vous enfermée dans cette tour? Mon père avoit exigé ſeulement que vous ne me laiſſaſſiez point ſortir de votre château; vous m'avez ôté les femmes qui me ſervoient; vous ſeul m'apportez ma ſubſiſtance;

ſubſiſtance; êtes-vous mon père? Etes-vous mon époux? Vous ne le ſerez jamais, non, jamais; c'eſt pour vous le déclarer encore que j'ai rompu le ſilence pour la dernière fois.

BOLESLAS.

Ah! je le vois, Madame, c'eſt le doute que vous conſervez encore de la mort du comte de Lovinski, c'eſt ce doute qui cauſe votre réſiſtance & mon malheur; c'eſt lui qui nourrit dans votre ame un eſpoir, qu'il faut que j'y détruiſe. Oui, mon ſort eſt de vous perſécuter, en me tourmentant moi-même. Des hommes qui ſont au ſervice de votre père, & envoyés par lui, vont vous aſſurer enfin du trépas de mon rival.

LODOISKA.

Il étoit donc vrai? il n'eſt plus!... ah! qu'ils viennent, oui, qu'ils viennent ces hommes envoyés par mon père!

(*Boleſlas fait un ſigne à Adolphe qui ſort.*)

DUO.

J'écouterai,
Et je ſuivrai
Le déſeſpoir qui me guide:
Oui, perfide,
Je les écouterai,
Et de douleur je ſens que je mourrai.

BOLESLAS, *à part.*

Ah! je n'ai plus rien à craindre;
Ma joie en ce moment a peine à ſe contraindre:
Plus de rival! je ne crains rien.
Enfin l'eſpoir dans ſon cœur va s'éteindre;
Il ſe ranime dans le mien,
Se ranime dans le mien;
Oui, ſe ranime dans le mien.

LODOISKA.

Monſtre féroce! ame cruelle!
Va, je ſaurai braver ton ardeur criminelle;
Je veux, oui, je veux m'aſſurer
De cette terrible nouvelle;
Et je veux enſuite expirer,
A tes yeux même expirer;
Oui, je veux, je veux expirer.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LOVINSKI, ALBERT.

LODOISKA.

Ciel! que vois-je? Lovinski....

LOVINSKI.

N'eſt plus, Madame.

LODOISKA.

A peine je respire.

LOVINSKI.

Non, Madame, il n'est plus, & je viens de la part de votre père, pour vous confirmer cette nouvelle.

LODOISKA.

Ainsi.... je ne puis donc plus espérer !... Et mon père !... sa santé.... son voyage.... apprenez-moi....

LOVINSKI.

Madame....

BOLESLAS.

Vous voyez que je ne vous avois pas trompé. (*à part.*) Elle a reçu ce coup avec plus de courage que je ne l'aurois cru. (*haut.*) J'ose donc me flatter que bientôt, Madame, vous rendrez justice à mes sentimens, & que vous n'opposerez plus rien à mes désirs.

LODOISKA.

Seigneur.... l'émotion, le saisissement bien naturel que je viens d'éprouver.... il ne m'est donc plus possible de douter de la mort de Lovinski !... Ah ! du moins j'ose croire, j'aime à penser que toujours présente à son cœur, à son esprit....

LOVINSKI.

Oui, Madame, je sais qu'il vous a toujours conservé la tendresse la plus vive, la plus ardente ; qu'il s'exposoit à tous les dangers pour vous retrouver, pour découvrir le séjour que vous habitiez. Lovinski auroit bravé la mort.... qui est venue tout à-coup le surprendre, oui, je sais qu'il l'auroit bravée mille fois, pour jouir un instant, un seul instant de votre présence.

BOLESLAS.

C'est assez ; qu'on ne prononce plus devant moi le nom d'un rival, dont la mémoire m'est odieuse. Ah ! Madame, si quelque chose pouvoit encore ajouter à ma haine pour lui, ce seroit les maux que je vous ai fait souffrir. L'amour, la jalousie m'ont seuls rendu cruel ; mais désormais ne craignez plus rien de moi ; puisque mon rival n'est plus, ma fureur est éteinte ; je me livre à la douce espérance d'attendrir enfin votre ame. Pardonnez, oubliez des cruautés dont j'ai souffert autant que vous, & que mon cœur désavoue. Ah ! laissez-vous toucher par une passion, dont la violence doit rendre excusable les excès de barbarie dont elle fut la cause.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE.

ADOLPHE.

LE Prince de Lupauski, arrivé à l'instant dans le château, s'avance vers ce lieu.

BOLESLAS, *à part.*

Lupauski ? ciel !

LODOISKA.

Mon père....

LOVINSKI, *à part.*

Je suis découvert & perdu.

ALBERT, *à part.*

En voici bien d'une autre.

BOLESLAS.

A-t-il une nombreuse suite ?

ADOLPHE.

Il n'est suivi que d'un seul écuyer.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LUPAUSKI.

LODOISKA.

AH ! mon père !...

LUPAUSKI.

Viens, ma fille, ma Lodoïska ! que je te serre dans mes bras !

(*à Boleslas.*)

Mon cher comte, je n'espérois pas si-tôt vous revoir ; mais j'ai rassemblé en moins de temps que je ne l'aurois cru, tous les confédérés que nos frontières pouvoient fournir.... Ah ! grand Dieu ! je ne me trompe pas. Lovinski dans ce lieu.

BOLESLAS.

Lovinski !

LODOISKA.

Mon père....

LUPAUSKI.

Que dois-je penser ?

BOLESLAS.

Quoi ! cet homme est le comte de Lovinski !

LOVINSKI, *avec noblesse.*

Oui, lui-même.

LUPAUSKI.

Eh ! comment a-t-il pu s'introduire dans votre château ?

BOLESLAS.

Il a eu l'audace de s'y annoncer comme un de vos serviteurs, envoyé par vous-même.

LOVINSKI.

Ta prudence nous avoit désarmés; que pouvions-nous contre toi & tes soldats? L'artifice que tu me reproches (si c'en est un que de chercher à délivrer ce qu'on aime des mains d'un barbare tel que toi) cet artifice n'a rien qui ne soit digne d'un homme d'honneur: opposer la ruse à la violence, c'est agir selon les droits de la justice, & venger ceux de l'humanité.

BOLESLAS.

Je t'en punirai cruellement, en te rendant témoin du bonheur de ton rival; oui, Lupauski, je suis son rival; je n'ai pu voir votre fille, la belle Lodoïska, sans que mon cœur ne lui rendit hommage. Et je ne doute pas que vous ne consentiez à m'unir avec elle. Mes richesses, ma puissance, l'amitié qui nous lie....

LODOISKA.

Ah! mon père, vous ne savez pas à quel excès de barbarie son horrible passion a été capable de le porter. Le cruel! il avoit osé m'emprisonner pour m'arracher un aveu que je lui refusois, & pour que j'obtinsse le vôtre en sa faveur. Plutôt mourir de la mort la plus affreuse que d'être jamais à ce barbare!

LUPAUSKI.

Quoi! vous aviez osé abuser à ce point des droits de l'hospitalité! Avez-vous pu oublier l'amitié qui nous a unis si long-temps; ah! n'achevez pas de détromper un père infortuné, qui fût votre ami, qui voudroit l'être encore. Mon cœur se fioit au vôtre. Cherchant un refuge pour ma fille, je l'ai amenée chez vous comme dans un sanctuaire inviolable; vous avez reçu de moi la plus grande marque d'estime que l'on puisse donner à son ami; soyez père un instant, & jugez si j'ai pu vous confier un dépôt plus cher & plus sacré.

BOLESLAS.

Ses reproches me troublent.

LUPAUSKI.

Et après un tel attentat!... vous pourriez espérer! non, jamais vous n'obtiendrez sa main, ni l'un ni l'autre.

LOVINSKI.

Ciel!

LODOISKA.

Mon père!

LUPAUSKI.

Suis-moi, ma fille, sortons à l'instant de ce château.

BOLESLAS.

Non, il faut me satisfaire, ou vous résoudre à ne plus sortir de ce lieu.

LUPAUSKI.

Revenez à vous-même.

BOLESLAS.

Il eſt trop tard.

LUPAUSKI.

Eh ! qui peut vous aveugler ainſi ?

BOLESLAS.

L'amour. Une fille telle que la vôtre, eſt un tréſor dont on ne doit confier la garde à perſonne.

FINALE.

LOVINSKI.

Traître !

LUPAUSKI & LODOISKA.

Cruel !

BOLESLAS.

Il faut à mes vœux conſentir,
Ou des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI & LODOISKA.

Ah ! plutôt que d'y conſentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir.

LOVINSKI.

Puiſque rien ne peut le fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre & mourir.

ALBERT.

Ah ! ſi rien ne peut le fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons ſortir.

LODOISKA.

Un hymen auſſi malheureux,
Peut-il avoir pour vous des charmes ?
Ah ! renoncez à cet hymen affreux,
Dont les triſtes flambeaux s'éteindroient dans mes larmes.

LOVINSKI.

A ſa voix laiſſez-vous fléchir !

LUPAUSKI.

Ah ! n'eſpérez pas le fléchir !

BOLESLAS.

A mes vœux il faut conſentir ;
Mon amour pour elle eſt extrême.

LUPAUSKI.

Ce ſeroit une honte extrême.

LOVINSKI & LODOISKA.

Hélas ! c'eſt { lui que j'aime. / moi qu'elle aime. }

LODOISKA.

Si ce n'eſt pas pour mon bonheur,
Que ce ſoit du moins pour le vôtre !
Vous verriez, avec trop d'horreur,
Les larmes que mes yeux verſeroient pour un autre.

LOVINSKI.

A ſa voix laiſſez-vous fléchir !

LUPAUSKI.

Ah! n'espérez pas le fléchir!

BOLESLAS.

Non; n'espérez pas me fléchir:
A mes vœux il faut consentir.

LODOISKA.

Seigneur.... j'embrasse vos genoux.

LOVINSKI & LUPAUSKI.

ma fille,
Ah! que faites-vous!
Madame,
Ah! quelle honte extrême!

BOLESLAS.

Ah! c'est trop m'offenser.

LODOISKA.

Ah! peut-on jamais s'abaisser,
En suppliant pour sauver ceux qu'on aime?

BOLESLAS.

Il faut à mes vœux consentir,
Ou des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI & LODOISKA.

Oui, plutôt que d'y consentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir.

LOVINSKI.

Puisque rien ne peut le fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre & mourir.

ALBERT.

Ah! si rien ne peut le fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons sortir.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN ECUYER, SOLDATS.

UN ECUYER.

Seigneur; une troupe ennemie
Escalade votre château.

BOLESLAS.

Une troupe ennemie
Escalade mon château!

LUPAUSKI, LOVINSKI, LODOISKA, ALBERT.

Une troupe ennemie,
Escalade son château!

BOLESLAS & LE CHŒUR.

Contre cette troupe hardie,
Soldats, allons tenter un triomphe nouveau.
Allons, allons.

BOLESLAS.

Soldats! qu'on les sépare.

LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT.

Ah cruel! ah barbare!

BOLESLAS.

Que jusqu'à mon retour,
De tous les quatre on me réponde.
Si la victoire me seconde,
J'aurai le prix de mon amour.

LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT, *qu'on entraîne séparément.*

Ah ciel! quel est notre destin!
Qui nous délivrera de ce monstre inhumain?

BOLESLAS & LE CHŒUR, *en sortant.*

Nous aurons pour nous le destin;
Amis! marchons, marchons; le triomphe est certain.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une galerie du château; elle doit être antique.

Pendant l'entr'acte on voit passer & repasser des Soldats; on entend un bruit de guerre, & une charge derrière le théâtre; ce bruit, d'abord éloigné, se rapproche, & tout à coup on entend crier, *victoire! victoire!*

SCENE PREMIERE.

LES TARTARES.

(*Ils entrent tumultueusement.*)

CHŒUR, *tandis qu'une partie des Tartares danse au son de leurs instrumens de guerre.*

Le sort pour nous se déclare.
Ils sont tombés sous nos coups.
Vive le nom Tartare!
Allons, gai, réjouissons-nous.

SCENE II.

TITSIKAN, TARTARES.

TITSIKAN.

EH bien ! camarades, je vous ai rendu maître d'un beau château ; ce n'eſt pas ſans peine au moins. Ces gens-là ſe battoient comme des enragés. Leur avez-vous fait mettre bas les armes ?

UN TARTARE.

Oui ; mais ſi tu avois entendu comme Boleſlas murmuroit en rendant ſon épée.

TITSIKAN.

C'eſt naturel, il eſt battu.

LE TARTARE.

Et tu les épargnes ! Quelque jour tu auras à t'en repentir. Tant d'imprudence....

TITSIKAN.

Paix. Ils ſont déſarmés. Eh ! voudrois-tu donc que je fuſſe capable de faire égorger de ſang froid des hommes ! Je veux qu'on diſe que les Tartares entendent mieux le droit de la guerre, que les peuples civiliſés. Songeons plutôt au butin; il faut le partager loyalement entre nous ; vous ſavez ce qu'il faut me réſerver.

ARIETTE.

Pour votre général vainqueur,
Conſervez le vin le meilleur ;
Mettez à part auſſi les filles,
Qui paroîtront les plus gentilles :
Je partage entr'eux mes momens,
Et cela fait paſſer le tems.

Quand parfois je me trouve las
De victoires & de combats,
Le vin m'excite à l'alégreſſe ;
Puis une belle me careſſe.
Je partage entr'eux mes momens,
Et cela fait paſſer le tems.

Je bois du bon vin à longs traits ;
Mais je ne m'ennivre jamais :
Comme, ſans être amoureux d'elle,
Je m'amuſe avec une belle.
Je partage entr'eux mes momens,
Et cela fait paſſer le tems.

SCENE

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LODOISKA, LUPAUSKI.

LODOISKA, *amenant son père, & courant éperdue vers le Tartare.*

AH! sauvez-nous, sauvez-nous, qui que vous soyez; arrachez-moi au pouvoir, aux cruautés du traître Boleslas! j'implore votre compassion, votre humanité.

LUPAUSKI, *à part.*

Ciel! ce sont des Tartares.

TITSIKAN.

Calmez-vous, ma belle enfant; n'ayez point de frayeur. (*à part.*) Elle est charmante, & je la prends pour ma part du butin.

LUPAUSKI.

Ma fille, il faut mourir, ou être esclave.

LODOISKA.

Eh! pourroient-ils être plus inhumains que Boleslas. (*à Titsikan.*) Ah! si vous avez quelque pitié, quelque générosité, épargnez mon père, & un autre Polonais que Boleslas retient aussi captif.

TITSIKAN.

On me l'amenera, si on le trouve. J'aurai égard à votre recommandation, mais à charge de revanche; car j'attends aussi bien des choses de vous.

LODOISKA.

Ah! ma reconnoissance sera éternelle.

TITSIKAN.

Il n'en faut pas pour cela.

LODOISKA.

Si vous daignez me faire reconduire sur la route de Varsovie, avec mon père, & laisser la liberté à ce jeune Polonais....

TITSIKAN.

Est-ce que nous ne nous entendons pas? Quant à votre père & à ce Polonais dont vous parlez, si vous voulez qu'ils s'en aillent, j'y consens de tout mon cœur. Mais vous, ma belle, vous resterez avec nous. Oh! je connois trop bien le prix d'une si belle capture, pour la laisser échapper.

LUPAUSKI.

Qu'entends-je?

LODOISKA.

Ciel!

TITSIKAN.

Oh! vous ne savez pas ce que c'est que de suivre un Tartare. Les belles femmes n'ont jamais eu à se plaindre de

nous. Quand vous le ſaurez, vous ne voudrez plus nous quitter.

LUPAUSKI.

Tattare ! ſais-tu quel eſt ſon rang, ſa nobleſſe ?

TITSIKAN.

Que m'importe ? (*montrant ſon ſabre*) ma nobleſſe, la voilà. Dans le camp dont je ſuis le chef, elle ſera Princeſſe auſſi, ſi je le veux.

LODOISKA, *courant vers ſon père.*

Ah ! mon père....

LUPAUSKI.

Ah ! ma fille, quel ſort eſt le nôtre !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

AH ! courageux Tartare ! quel bonheur nous raſſemble !

TITSIKAN.

Quoi ! tu étois encore dans ce château ?

LOVINSKI.

Le cruel Boleſlas nous y retenoit tous ; & je te dois trois fois la vie, puiſque tu as délivré Lodoïska & ſon père.

TITSIKAN.

Lodoïska ? celle dont tu m'as parlé ce matin ! Eh ! où eſt-elle ?

LOVINSKI.

Elle eſt devant tes yeux.

TITSIKAN.

C'eſt elle qui eſt Lodoïska ?

LOVINSKI.

Elle-même.

TITSIKAN.

Tant pis pour toi, car elle me plaît.

LOVINSKI.

Cruel ! je ne me repens pas d'avoir épargné tes jours ce matin, mais au lieu de t'acquitter envers moi, que ne m'as-tu ôté la vie, quand tu en as été le maître. Je n'aurois pu vivre ſans la voir, ſans être à elle ; crois-tu que je ſurvive à l'humiliant outrage que tu lui prépares ? Ah ! ſi j'avois des armes, je la vengerois, ou je périrois par tes mains.

TITSIKAN.

Ah ! ah ! ah ! comme tu prends cela au ſérieux ! Je ne ſais pas ce que c'eſt que l'amour qu'on a pour une femme, plutôt que pour une autre. Toutes celles qui ſont belles font le même effet ſur moi ; & au métier que je fais, on en manque rarement. Ainſi, puiſqu'il n'y a qu'elle qui te plaiſe, je te la rends.

LODOISKA.

Ah! je respire.

LOVINSKI, *embrassant Titsikan.*

Homme généreux! Acheve ton ouvrage; obtiens en ma faveur le consentement de son père.

TITSIKAN.

Eh! mais, cela va tout seul, puisque je te cède mes droits sur elle.

LODOISKA.

Mon père, ne lui faites pas un crime de son attachement pour l'ami qu'il a élevé sur le trône; ne voyez que sa tendresse pour moi, qui l'a conduite dans ces déserts, à travers mille périls; ne songez qu'à la parole que vous lui aviez donnée, de lui accorder la main de votre fille: une promesse est toujours sacrée, & rien ne vous dispense de la vôtre.

LOVINSKI.

Ah! ne soyez pas inexorable.

LUPAUSKI, *à Lovinski.*

Je ne veux rien entendre de toi; il ne te manquoit plus que de te lier avec des brigands.

TITSIKAN.

Avec des brigands! Je punirois à l'instant ton orgueil & ton audace, & j'en suis le maître, car je suis le plus fort; mais tu es le père de Lodoïska, tu es malheureux, j'oublie ton injure, je ne me fâcherai point; & si tu consens à les unir, je vous rends tous libres. Voilà quelle est la vengeance d'un brigand tel que moi.

LUPAUSKI.

Qui ne craint point la mort, peut supporter l'esclavage.

TITSIKAN.

Aimes-tu mieux que ta fille soit ma maîtresse?

LUPAUSKI.

Cruel Tartare! arrache-moi plutôt la vie.

TITSIKAN.

Et si je ne veux pas que tu meures? Est-ce à mon prisonnier à me faire la loi?

LOVINSKI.

Généreux Titsikan! daignez vous modérer.

TITSIKAN.

Il lasseroit la patience d'un favori du Prophète.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN TARTARE.

LE TARTARE.

Titsikan, nous sommes trahis; le maître de ce château avoit caché des armes dans un souterrein; déjà il a rassemblé ses gens.

ALBERT.

Ah ! pour cette fois-ci, nous n'en réchapperons pas.

UN TARTARE.

Je t'avois bien dit qu'ils abuseroient de la vie & de la liberté que tu leur avois laissées.

TITSIKAN.

Tais-toi, & viens combattre. Nous n'aurons que la peine de les vaincre une seconde fois.

LOVINSKI.

Fais-moi donner une arme ; que je défende ta cause & la mienne ! que je défende la liberté de Lodoïska !

TITSIKAN.

Vous, Madame, je vais, pour votre sureté, vous faire enfermer dans une des tours du château, avec votre père, pendant la durée du combat. Cela ne sera pas long.

LUPAUSKI.

Je ne veux rien te devoir.

TITSIKAN.

Eh ! je veux te sauver malgré toi. Quel diable d'homme ! comme il est entêté !

LODOISKA.

Mon père !

(*Lupauski & Lodoïska sortent, suivis de quelqes Tartares.*)

SCENE VI.

TITSIKAN, LOVINSKI, TARTARES.

FINALE.

TITSIKAN.

Amis ! partons,
Marchons au pillage, à la gloire,
Et remportons
Une double victoire.

LE CHŒUR.

Partons, partons,
Marchons au pillage, à la gloire,
Et remportons
Une double victoire.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BOLESLAS & les ſiens.

(Boleſlas à la tête des ſiens, engage le combat, diſperſe les Tartares; & tandis que ſes ſoldats les pourſuivent, il revient ſur le devant de la ſcène.)

O toi! dont la beauté ſuprême,
Au milieu des combats occupe encor mon cœur;
Où te trouver dans ce déſordre extrême?
Si je te perds, ô regrets! ô fureur!
Que m'importe d'être vainqueur!
(Parcourant la ſcène.)
Où te trouver? O regrets! O fureur!
SOLDATS *de Boleſlas, derrière la ſcène.*
Ciel! O ciel! quelle diſgrace!
Au nom du ciel! épargnez-nous!
TARTARES, *derrière la ſcène.*
Point de grace, point de grace,
Traîtres! expirez ſous nos coups.
BOLESLAS.
Qu'entends-je? O ciel! quelle diſgrace!
Allons, puniſſons leur audace,
Ou bien expirons ſous leurs coups.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE, *accourant avec effroi.*

ADOLPHE.

LA victoire, Seigneur, trompe votre courage;
Les Tartares vainqueurs ont repris l'avantage.
BOLESLAS.
Suivez-moi; je veux encor
Tenter un dernier effort.
ADOLPHE.
Tâchez plutôt d'échapper à la mort.
BOLESLAS.
Non, non, mes jours ſont à leur terme.
(Il jette à terre ſon épée.)
Eh bien! fuyez, que ſeul je périſſe en ce lieu;
Oui, qu'ici l'on m'enferme,
Et par-tout qu'on mette le feu.

(Les gens de Boleſlas font un mouvement pour ſortir.)

RÉCITATIF.

Amis ! avant de fuir, allumez le salpêtre ;
Tous les germes de feu sous ces murs conservés,
Qu'ils n'éclatent qu'après que vous serez sauvés :
Amis ! rendez à votre maître
Ce dernier service. Allez.
(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

BOLESLAS, *seul ;* ensuite LODOISKA & LUPAUSKI.

(*La galerie, à laquelle on met le feu derrière la scène, s'embrase par degrés.*)

AIR.

O murs ! que je n'ai pu défendre !
Brûlez ; brûlez ; réduisez-vous en cendre,
Brûlez, brûlez ; consumez-vous.
Sous vos débris écrasez-nous :
Tombez, tombez, écrasez-nous.

(*Une partie du fond de la galerie s'écroule ; une troupe de Tartares passe par l'ouverture, poursuivant des soldats auquel Boleslas se joint. Cependant le fond de la galerie acheve de s'écrouler, & présente un autre fond qui offre aux yeux une cour intérieure, & les fortifications du château de Boleslas ; le feu paroît gagner tous les bâtimens.*)

LODOISKA, LUPAUSKI, *aux fenêtres grillées d'une tour.*

O ciel ! dans cet affreux danger,
O ciel ! daigne nous protéger !

(*Une mine éclate, & fait sauter en l'air plusieurs parties de bâtimens, & une grande partie de la tour où étoient Lupauski & Lodoïska qu'on voit au milieu des décombres, environnés de flammes.*)

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, TITSIKAN, LOVINSKI, *tous les Tartares.*

LUPAUSKI & LODOISKA.

Au secours ! au secours !

TARTARES, *à Lovinski & à Titsikan, qui s'élancent au milieu des flammes.*

Arrêtez.

(Lovinski atteint Lupauski qui tenoit sa fille évanouie, pressée contre son sein ; il remet le père entre les bras de Titsikan qui le suivoit, puis tenant Lodoïska dans ses bras, il revient au milieu des décombres enflammés.)

LOVINSKI.

Ouvrez les yeux, ma Lodoïska; ne craignez plus rien pour vos jours.

LODOISKA, *revenue à elle.*

C'est par vous que je suis rendue à la vie ; c'est par vous que mon père est sauvé. Ah! mon père, pourriez-vous refusez encore votre fille à celui qui a conservé vos jours & les siens ?

LUPAUSKI.

Me croirois-tu assez ingrat? non, ma fille : puisse-t-il faire ton bonheur ! puisses-tu faire long-temps le sien! Oui, mes enfans, je consens à votre union.

TITSIKAN.

Je suis ravi de te voir enfin raisonnable. Pour Boleslas, il s'est puni lui-même, il s'est précipité dans les flammes.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Après de si malheureux jours,
Soyons / Soyez heureux; ne cessons plus de l'être;
Que de nos / vos cœurs l'amour soit toujours maître!
Jurons / Jurez de vous aimer toujours.

FIN.

276